

## NANI ET GIGANTES

---

La comparaison des nains et des géants, ceux-là montés sur les épaules de ceux-ci pour hausser leur science et étendre leur champ de vision, n'a rien perdu, semble-t-il, de la vogue qui l'entourait jadis. Des spécialistes que leurs recherches mettent à même d'apprécier la justesse du dicton, n'hésitent point à l'employer. En 1903, dans une conférence intitulée *De la besogne pour les jeunes*, dom Morin comparait aux savants Mauristes les travailleurs actuels, qui bénéficient de la laborieuse clairvoyance de leurs devanciers, et dans un relevé des travaux récents sur les origines du symbole des apôtres, Kirsopp Lake<sup>1</sup>, non sans une certaine emphase, plaçait Caspari, Kattenbusch, Harnack et d'autres, dans la catégorie des géants dont les gigantesques travaux servaient de lumière aux recherches présentes des « nains » leurs successeurs. Edmond Faral rappelait également le même dicton.

Ce qu'on ignore habituellement, c'est que la comparaison a déjà derrière elle une longue histoire. Elle remonte au moins à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, à ce qu'on a appelé non sans raison la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle. La paternité de l'expression semble bien revenir à Bernard de Chartres ; au moins c'est le premier auteur connu qui l'emploie, puis, trois autres écrivains nous la livrent à leur tour durant le même siècle. Mais, chose intéressante, la manière même dont ils nous la transmettent nous révèle la caractéristique de leur tempérament intellectuel et de leur mentalité de styliste ou de moraliste.

Sans avoir laissé d'héritage littéraire qui soit arrivé jusqu'à

1. DOM GERMAIN MORIN, *De la besogne pour les jeunes, Conférence au Séminaire historique de l'Université de Louvain*, le 16 février 1903, dans la RHE, t. VI, 1905, p. 327. — KIRSOPP LAKE, *The Apostles' Creed*, dans *The Harvard theological Review*, t. XVII, 1924, p. 175. — FARAL, *Histoire de la littérature française illustrée*, par J. Bédier et P. Hazart, Paris, 1923, t. I, p. 15.

nous, Bernard de Chartres, avec son frère Thierry une des gloires de l'école chartraine, dont il est chancelier (1119-1124), a eu la chance de rencontrer sur son chemin Jean de Salisbury, *the most anecdotic of writers*, comme on dirait en Angleterre. Grâce aux souvenirs du disciple et à ses anecdotes très élogieuses pour l'enseignement du chancelier chartrain, Bernard a survécu dans l'histoire de l'humanisme, *perfectissimus inter Platonicos nostri saeculi*<sup>1</sup>. C'est chez lui que nous rencontrons pour la première fois sans doute la célèbre comparaison :

« Dicebat Bernardus Carnotensis nos esse quasi nanos gigantium humeris insidentes, ut possimus plura eis et remotiora uidere, non utique proprii uisus acumine aut eminentia corporis, sed quia in altum subuehimur et extollimur magnitudine gigantea »<sup>2</sup>.

Mais de la manière enthousiaste dont l'élève loue l'enseignement humaniste du maître, *exundantissimus modernis temporibus fons litterarum in Gallia*<sup>3</sup>, on peut conclure que la comparaison introduite par Bernard de Chartres était le résultat de son culte pour les *Auctores* et de ses principes pédagogiques sur la lecture approfondie des classiques.

Chez Jean de Salisbury († 1180), qui bourre ses écrits de réflexions personnelles étayées de souvenirs biographiques, de boutades caustiques, d'anecdotes sur ses maîtres, la comparaison a pour but de confirmer une remarque, entendue de la bouche d'Abélard, sur l'ascendant supérieur des anciens, dont les livres ont toujours le prestige de l'autorité vis-à-vis de ceux des « modernes », même quand ceux-ci ne leur sont pas inférieurs en valeur. Mais, en faisant sienne la comparaison de Bernard qu'il approuve, il l'applique en premier lieu aux traités d'introduction des professeurs de logique contemporains, manifestement ceux d'Abélard, qui à ses yeux valent pratiquement autant que les anciens :

« Ex his facile adquirem, quia artis preparatitia et multos articulos ueritatis tradunt artium preceptores, etiam in Introductionibus suis, eque bene antiquis et forte commodius »<sup>4</sup>.

1. *Metalogicon*, IV, 35 (édit. Cl. WEBB, Oxford, 1929, p. 205 ; PL, CIC, 938 c).

2. *Op. cit.*, III, 4 (édit. Cl. WEBB, p. 136 ; PL, CIC, 900 c).

3. *Op. cit.*, I, 24 (édit. Cl. WEBB, p. 53-58 ; PL, CIC, 854 c).

4. *Op. cit.*, III, 4, (édit. Cl. WEBB, p. 136-137 ; PL, CIC, 900 c).

Avec son habitude de prendre son bien partout où il le trouve, et bien souvent sans le dire — comme dans les pages de son traité de la charité, qui copient Aelrède de Rievaux, — Pierre de Blois († 1200) donne à la comparaison une allure combattive : il le fait dans une réplique contre ses détracteurs qui l'accusent de compilation : *me compilatorem aemulus vocat*. Chatouilleux comme il est, il relève l'accusation avec vivacité et, sa verve aidant, sa lettre nourrie d'exemples prend l'allure d'un plaidoyer érudit et mordant, à la manière de saint Jérôme. Mais sans avoir la loyale modestie de Jean de Salisbury, trop soucieux de justice et de vérité pour s'emparer des dépouilles d'autrui, il a l'air de présenter la comparaison comme le fruit de ses observations personnelles :

« Nos, quasi nani super gigantum humeros sumus, quorum beneficio longius, quam ipsi, speculamur, dum antiquorum tractatibus inhaerentes elegantiores eorum sententias, quas vetustas aboleverat, hominumve neglectus, quasi jam mortuas in quamdam novitatem essentiae suscitamus »<sup>1</sup>.

Un dernier auteur, du même groupe d'Angleterre, mais très instruit, observateur et de très vaste lecture, car il connaissait même l'œuvre d'Algazel, et à ses heures philologue, Alexandre Neckam († 1215), reprend la comparaison de Bernard, qu'il place sous le patronage d'Aristote, sans aucune chance d'être dans le vrai. Seulement, il la rattache à la vieille fable, *relatio fabulosa*, du roitelet, *regulus*, perché sur la tête de l'aigle pour monter le plus haut possible dans son vol et se faire décerner ainsi la royauté dans le monde des oiseaux. Selon son habitude, il en tire une leçon morale :

« Haec relatio fabulosa illos tangit qui aliorum labores intrantes, gloriam aliis debitam in se praesumunt transferre. « Et », ut ait philosophus, « nos sumus quasi nani stantes super humeros gigantum ». Praedecessoribus itaque nostris ascribere tenemur ea quae in gloriam laudis nostrae nonnunquam transferre audemus, similes parvae quae levi labore, immo nullo, aquilam vicisse protestata est »<sup>2</sup>.

1. *Epist.* 92 (PL, CCVII, 290 ab).

2. *De naturis rerum*, I, 78, édit. WRIGHT, dans *Rolls Series*, XXXIV, p. 123.

L'attribution à Aristote, sous le pavillon duquel ont navigué tant de marchandises suspectes au moyen âge, semble parfaitement gratuite. L'attitude d'Aristote vis-à-vis de Platon et la belle efflorescence littéraire et scientifique de la période d'éclat dont il est un des derniers représentants, ne devaient pas l'engager à donner pareil éloge aux générations passées et à discréditer ses contemporains. Mais l'idée de recourir à pareil patronage révèle une certaine notoriété déjà et la vogue de cette comparaison.

Où Neckam a-t-il trouvé la fable du roitelet, qu'il associe à la comparaison des nains, pour tirer de l'une et de l'autre, selon son habitude, une application morale ? L'éditeur du *De naturis rerum*, Thomas Wright, qui a rendu d'incontestables services à la série des *Chronicles and Memorials*, comme pionnier de l'histoire littéraire de l'Angleterre médiévale, et comme explorateur des pièces manuscrites, n'a malheureusement pas donné son attention à ces minutieuses précisions, qu'un éditeur contemporain ne se croirait pas autorisé à négliger. Les bestiaires et d'autres recueils similaires, dans leur section des volucraires, aideraient sans doute à retrouver l'origine de cette fable ; le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy de Glanville et le *Speculum Naturale* de Vincent de Beauvais, un siècle après Neckam, l'auront vraisemblablement enregistrée avec l'indication de sa provenance. Mais, en attendant les possibilités de consultation dans les bibliothèques, ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que ni Isidore de Séville <sup>1</sup>, ni Raban Maur <sup>2</sup> qui a l'habitude de le copier, ne connaissent sous le nom de *regulus* qu'une espèce de petit serpent, et que l'*Anthologia latina* <sup>3</sup>, qui parle du *regulus*, comme du rouge-gorge, ne s'intéresse qu'au cri de ces oiseaux : *zinzizulare sciunt*.

D'une tout autre trempe, mais non étranger au monde des écoles, car il cite Aristote et les classiques dans ses sermons, un autre auteur de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Raoul l'Ardent, célèbre pour son éloquence, recourt aussi à la comparaison des géants.

(1) *Etymol.* x11, 4, 8 (PL, LXXXII, 443 b).

(2) *De Universo*, VIII, 3 (PL, CXI, 231 d).

(3) *De volucris et iumentis, de philomela*, dans l'*Anthologia latina*, 762, 43-44, édit. Al. RISSK, Leipzig, 1906, t. 1, 2, p. 249.

Son éducation classique, manifeste dans ses œuvres, permet de croire avec vraisemblance qu'il en doit la connaissance aux enseignements de l'école de Chartres. Objet ou occasion d'un enseignement moral, sans que les nains y interviennent, la comparaison se tourne chez lui, sans faire mention des nains, contre les représentants du clergé ambitieux et cupide, qui veulent se grandir indûment, comme des géants, au-dessus de leurs droits, de leur rang et de leur propre valeur.

• *Monstruosus est altus gradus et infima vita... Contra quosdam qui cum sint vita et moribus infimi, tamen per ambitionem et simoniam se super maiores elevant ut appareant tanquam super vertices gigantium sublimati in derisum et subsannationem et commotionem capitis a populis* 1.

Ces quelques emplois de la comparaison, glanés au cours de lectures dans les auteurs du XII<sup>e</sup> siècle, ne sont probablement pas les seuls qu'on puisse signaler. La citation de Neckâm et sa manière de l'introduire manifeste le succès et la diffusion du dicton. Il est peu vraisemblable aussi que les *Nani et Gigantes* ne se soient pas perpétués dans les siècles suivants, chez des auteurs comme Roger Bacon et Pétrarque par exemple, convaincus de la supériorité scientifique ou stylistique des œuvres antiques qu'il faut connaître, ou imiter, pour se hausser soi-même à leur niveau.

Louvain.

J. DE GHELLINCK, S. J.

1. *Sermo* 21, homilia 2 de sanctis (PL, CLV, 1567 a).